LE COUP DE BILL'ART DU SOIR

Méditation

Par Kader Bakou

Ces deux amis, quinquagénaires, ont passé leur enfance au quartier de Notre- Dame d'Afrique à Alger. L'un d'eux a fait ses études primaires à l'école Sainte- Monique et l'autre dans une école publique algérienne dans les années 1970. Au chemin de Notre-Dame d'Afrique, il y avait, en ces temps-là, une école salésienne, gérée par des sœurs chrétiennes. Outre l'éducation (laïque et conformément aux lois algériennes), l'institut avait aussi d'autres activités caritatives. La mère d'un des deux amis l'avait emmené un jour pour une vaccination chez les Salésiennes. Le quartier à l'époque était beau. Partout, on sentait l'odeur du jasmin, des roses et des fleurs. Le chardonneret n'avait pas encore disparu des lieux. L'enfant est subjugué par le jardin de l'école salésienne. «C'est beau comme le paradis», se dit- il. Cette image est restée dans son esprit jusqu'à aujourd'hui. En passant par la grande route qui monte jusqu'à la basilique de Notre-Dame d'Afrique, on pouvait voir une statue blanche immaculée dans une sorte de caverne à l'extrémité du jardin. La nuit, cette statue était éclairée de bougies. Elle dégageait une telle aura ! Un jour, un autre enfant lui a expliqué que c'est la statue de «lalla Meriem». L'enfant ne savait pas qui était cette «lalla Meriem», mais qu'importe, le jardin est beau et les sœurs sont gentilles. Lui et les enfants de son âge avaient pris l'habitude de guetter le passage des sœurs salésiennes et aussi de celles qui descendaient du Séminaire de Notre-Dame d'Afrique. «Bonjour ma sœur», lançaient (en français) les enfants algériens au passage des religieuses qui répondaient toujours en souriant aux saluts des gamins. Les deux Algériens, aujourd'hui quinquagénaires, sont partis vivre très loin. Dernièrement, ils se sont rencontrés par hasard en Algérie et avaient décidé de retourner voir leur quartier d'enfance. L'un d'eux qui avait une affaire urgente à régler à Alger en avait profité pour aller (seul) revoir le Séminaire et l'école Sainte-Monique, qui porte le nom de la mère de saint Augustin, l'enfant de Thagaste (Souk Ahras). Il a reçu un choc !

«Ecoute mon frère, je te conseille vivement de ne pas aller revoir notre quartier d'enfance. Au moins comme ça, tu va garder cette belle image d'antan. Aujourd'hui, les lieux sont méconnaissables...», supplie-t-il. Son vieil ami d'enfance, musulman comme lui, a compris !

K. B.
akoukader@yahoo.fr

lesoirculture@lesoirdalgerie.com

MUSIQUE ALGÉRIENNE TRADITIONNELLE

Chers instruments !

La musique algérienne, dans toute sa diversité, possède ses spécificités, donc ses instruments propres, comme l'imzad ou le guembri. Les musiciens chaâbi ont «nationalisé» le banjo américain. Les troupes de musique andalouse utilisent différents instruments de musique à cordes comme la kouitra, le violon ou le qanoune. Tout cela aurait dû encourager les petits métiers liés aux différents genres musicaux algériens traditionnels.

La lutherie est la fabrication d'instruments de musique à cordes. En Algérie, la lutherie est, selon les professionnels, un métier en voie de disparition. Hassan Boukli, musicologue algérien et l'un des derniers luthiers en Algérie, déplore :«la lutherie est un métier qui tend à disparaître en Algérie». Il insiste sur l'importance de sauvegarder cette profession, car, explique-t-il, «la lutherie est un métier qui en renferme sept autres». Il regrette, en outre, qu'en Algérie on importe le luth, car sa fabrication est coûteuse. La matière première nécessaire à la fabrication des instruments de musique manque, d'où la nécessité d'importer les bois. Il y a également des difficultés à trouver des cordes et des accessoires de qualité. Les instruments de musique, importés le plus souvent de pays asiatiques, ne sont pas soumis à une réglementation appropriée qui assurerait la protection du produit artisanal algérien.

Le mandole est un instrument de musique qui n'est plus utilisé qu'en Algérie. Ailleurs, c'est «un instrument de musée», selon le musicien et compositeur Mohamed Rouane. Apparenté à la mandore, ancêtre européenne de la mandoline, cet instrument est apparu dans les années 1930 à Alger. En 1935, El Hadj M'hamed El Anka dessine le plan de l'instrument et en confie la fabrication à Jean Bélido, professeur de musique et artisan luthier italien de Bab-El-Oued. Le musicien et chef d'orchestre chaâbi Boudjemaâ Fergane, un enfant de Bab-El-Oued, lui aussi, a déclaré un jour qu'il a été présent à la rencontre. Bélido, après avoir bien regardé El Anka, lui avait dit : «je vais vous fabriquer un instrument de musique grand comme vous». L'histoire de l'invention de la mandole est également rapportée par El Anka lui-même dans un entretien avec l'écrivain Kateb Yacine, vraisemblablement réalisé dans les années 1960.

Pour Kamel Ferdjallah, professeur de musique et élève d'El Anka, le «Cardinal» voulait d'un instrument dont «le son résonnerait, autant que sa propre voix, pour être entendu au-delà des maisons

Photo : DR

de La Casbah». El Anka avait eu l'idée, affirme-t-il, de dessiner un instrument plus grand que la demi-mandole (version agrandie de la mandoline) au son «trop aigu et peu amplifié», utilisée, jusqu'à alors, dans les orchestres andalous. Le Cheikh voulait aussi «se démarquer» de l'orchestration de l'andalou, mais surtout «affirmer sa personnalité algérienne» à l'époque coloniale en s'accompagnant d'un instrument unique en son genre, estime M. Ferdjellah. Le mandole va gagner d'autres genres comme la musique kabyle, avec notamment Cheikh El Hasnaoui et plus tard, Matoub Lounès. Fabriquée par Rachid Chafaâ pour Takfarinas, la mandole électrique à double manche reste la version la «plus spectaculaire».

Le mandole a donc le vent en poupe grâce à des musiciens comme Mohamed Abdennour, dit «P'tit Moh», Mohamed Rouane, l'ex-guitariste du groupe de flamenco Mediterraneo, devenu le pionnier du Casbah Jazz.

Les pratiques et savoirs liés à l'imzad, le violon monocorde du Sahara, ont été inscrits à la liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité par l'Organisation des Nations-Unies pour l'éducation, la science et la culture (Unesco) le 4 décembre 2013. En attendant d'autres !

Kader B.

PUB